

Urbanisation du Tiers-monde

Yves MARGUERAT

Entretien avec Yves Marguerat, géographe à l'ORSTOM, qui s'est particulièrement intéressé à la ville de Lomé (capitale du Togo). Il nous parle ici du phénomène urbain dans le Tiers-monde.

Peut-on parler de "phénomène urbain du Tiers-monde" ?

Il faut plutôt parler de mondialisation du phénomène. Avant le XIX^{ème} siècle, on avait des civilisations essentiellement rurales, qui ne dépassaient jamais 15% d'urbains. Les villes étaient des lieux où une élite, détentrice du pouvoir pour une raison ou pour une autre (religion, armée,...), pouvait faire travailler les gens des campagnes à leur profit. Autour de ces groupes dominants a émergé une société nouvelle, urbaine, avec des artisans et des commerçants... La ville n'apparaît qu'avec l'apparition de l'inégalité sociale.

Au XX^{ème} siècle, nous vivons dans un monde urbanisé; nous sommes passés à une humanité majoritairement citadine, où le monde rural est marginalisé. En Europe, cette urbanisation s'est faite au XIX^{ème} siècle, au prix d'immenses souffrances; il faut savoir comment vivait alors la classe ouvrière en Angleterre! Sur les autres continents, l'urbanisation a eu lieu plus tard :

En Extrême-Orient elle s'est produite relativement tôt, grossièrement dès la fin du XIX^{ème}, avec de très gros centres urbains en Inde (Calcutta) ou en Chine (Shanghai). En Amérique Latine, elle s'est faite dans la première moitié du XX^{ème} siècle avec l'explosion urbaine des vieilles cités qu'étaient Lima, Mexico, Bogota ou Santiago. L'Afrique Noire, quant à elle, ne commence son urbanisation que dans les années 1950, mais avec des rythmes beaucoup plus rapides.

On peut donc comparer l'urbanisation du Tiers-Monde à celle de l'Europe au XIX^{ème} siècle ?

Les villes européennes du XIX^{ème} sont des "mangeuses d'hommes", c'est-à-dire que la

population urbaine en elle-même a un taux de croissance négatif, la mortalité restant supérieure à la natalité : si la population urbaine augmente, c'est grâce à l'exode rural, qui reste supérieur au déficit de natalité et permet un taux de croissance de 2 à 2,5% par an, ce qui correspond en gros à un doublement en cinquante ans.

En Amérique Latine, les urbains ont augmenté de 3 à 4% par an; il s'agit d'une croissance postérieure à la transition démographique, la mortalité et la natalité ayant déjà baissé toutes les deux (sauf dans certains pays, comme le Mexique, qui ont gardé une très forte natalité malgré la chute de la mortalité). L'accroissement de la population urbaine s'est surtout fait par la hausse démographique. Aujourd'hui des pays comme le Pérou ou le Venezuela ont un taux d'urbanisation de 50%.

C'est en Afrique que l'urbanisation a été la plus brutale : son moteur est à la fois le très fort accroissement démographique (dû à la chute de la mortalité et au maintien de la natalité) et l'exode rural. Entre 1950 et 1980 on assiste à un accroissement de 10% (ou plus) par an de villes comme Abidjan de 1945 à 1980, ce qui correspond à un doublement tous les 6 ans! Avec la crise des années 1980 on constate cependant un certain plafonnement.

L'exode rural est depuis redistribué vers d'autres villes, ce qui permet une diminution de la macrocéphalie (qui se mesure par l'écart entre la première et la deuxième ville du pays, écart qui peut aller de 1 à 10, voire plus, comme en Thaïlande, au Pérou, au Sénégal...). Les villes secondaires africaines sont souvent des villes à population importante, mais dont les activités ne sont pas forcément dynamiques. Ainsi, Dakar, capitale du Sénégal, concentre tout ce qui

est urbain : les villes moyennes ont augmenté fortement, mais sans prendre toutes les caractéristiques urbaines; beaucoup restent des gros villages.

Quelle est l'évolution actuelle ?

A la fin du XXème siècle, on aura des 'mégapoles' qui dépasseront parfois 15 ou 20 millions d'habitants. Il y aura

personne ne sait ce qu'est une ville de 30



dans une foule anonyme, perdu dans la masse de la population. Bien sûr, il ne faut rien exagérer, il subsiste en ville des réseaux de relations. Ainsi l'étude des mariages montre plus ou moins que les rencontres, les mariages respectent les structures sociales existantes, mais de façon moins nette qu'en milieu rural. La capacité de marginalisation y est importante, des blocs massifs d'habitants pouvant être rejetés dans les marges. L'extrême de cette situation est constitué par les bidonvilles, éradiqués en France dans les années soixante. Aujourd'hui on réinvente le SDF, qui, face au climat, recréera peut-être le bidonville.

Dans le Tiers-monde, les habitants des bidonvilles peuvent être majoritaires. Pas partout : en Indonésie (à Djakarta, par exemple), l'urbanisation réussit à respecter le style rural, avec des quartiers fermés sur eux-mêmes qui sont de véritables mondes clos, avec parfois leurs milices, leurs services propres. Les villes chinoises aussi sont parfois construites sur ce modèle. C'est en fait l'héritage d'une très ancienne urbanisation. En Amérique Latine, l'urbanisation s'est faite par chocs violents. La structure de ces villes, anciennes et coloniales, est le reflet d'une société à deux vitesses, composée d'une partie espagnole, urbaine, et d'une autre indienne, rurale. Le XXème siècle, c'est l'afflux des 'cuvrés' dans les villes des 'blancs', par agrégations successives de gens qui arrivent et s'installent à la

Les conséquences sociales de ces nouveaux modes de vie vont être importantes...

Le monde rural est caractérisé par sa stabilité, par la fixation de l'individu dans des réseaux sociaux d'âge, de castes... L'individu est prédéterminé à la naissance. Le monde urbain, c'est le contraire : l'individu est libre

périphérie, créant ainsi des bidonvilles. Les taux de croissance restent faibles, mais sur des chiffres de population considérable; ils rendent donc mal compte du grand nombre de personnes concernées à chaque fois.

Le modèle africain est complètement différent : le rural vient au centre-ville, il est hébergé chez quelqu'un dont il avait l'adresse avant de venir (un frère, quelqu'un de son village...). S'il réussit son insertion urbaine, il a un métier, il loue un logement dans la ville là où il trouve de la place, donc vers la périphérie. Puis, plus tard, il achètera sa propre concession, encore plus loin à la périphérie... Il y a donc un mouvement continu du centre vers les marges, qui sont plutôt des lieux de promotion sociale.

En Amérique Latine, la population se déporte directement de la campagne vers les périphéries urbaines, avec une majorité de femmes qui fuient les campagnes. Il y a deux types d'exode rural : l'exode rural positif (il y a attraction de la ville, on tente une mutation sociale : c'est le cas général de l'Afrique et de l'Asie) et l'exode rural répulsif (souvent à caractère féminin) où c'est la crise dans les campagnes qui chasse la population. Et quand les femmes partent -on l'a vu en France-, les hommes ne restent pas longtemps...

En Amérique Latine, il y a ainsi de véritables communautés qui se reconstituent à la périphérie des villes, souvent en se structurant autour de pôles caritatifs ou religieux, qui permettent d'avoir accès aux médicaments, de drainer ensemble des canaux, de créer une vie sociale...

La ville est aujourd'hui un lieu très dynamique, où apparaissent de nouveaux comportements, de nouvelles valeurs...

Il ne faut pas dramatiser les changements qui interviennent dans les milieux urbains : la ville est un milieu à hauts risques, mais qui concentre une population jeune, privée des cadres traditionnels qui la soutenaient mais la canalisaient. On assiste donc à

sociale, de nouveaux modes de vie. Encore faut-il que les pouvoirs publics les laissent s'exprimer, car il s'agit bien sûr d'un danger pour les autorités, qui risquent d'y rencontrer une opposition mouvante et active.

Dans les sociétés non complètement déstructurées, on aura des modes de vie par quartiers où les habitants organiseront leurs services, leurs artisanats... Un bon exemple est fourni par la ville du Caire, où le secteur informel est généralisé. Ces grands monstres en devenir représentent un autre mode de vie, difficile à imaginer mais qu'il ne faut pas forcément affirmer catastrophique.

Les sociétés les plus structurées socialement (j'entends par là celles où "les gens savent vivre avec les autres") s'en tirent le mieux, l'Extrême Orient en tête. L'Afrique a du mal : les ethnies, bien que souvent regroupées par quartiers, doivent se fondre dans de nouveaux types de rapports, une nouvelle proximité. La manifestation la plus nette de ces nouveaux comportements est souvent l'apparition d'une langue propre à la ville, qu'on peut qualifier de langage urbain. En Amérique Latine, la principale expression sociale commune est la violence. Bâtir une nouvelle communauté dans ces conditions revêt une difficulté particulière : tout est à inventer!

Yves Marguerat
Chercheur à l'ORSTOM
Propos recueillis par Lucas Patriat

L'ORSTOM

L'ORSTOM (Institut Français de Recherche Scientifique en Coopération pour le Développement, naguère Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer) est l'un des huit établissements publics à caractère scientifique et technique français. Il emploie environ 2000 personnes. Sa singularité réside dans la présence en permanence des chercheurs sur le terrain ultramarin, en coopération.

L'essentiel des recherches est tourné vers une meilleure connaissance du milieu naturel, mais on y trouve également des chercheurs en sciences humaines. L'un des objectifs fondamentaux est aussi le transfert des connaissances et de la technicité; dans ce but, l'ORSTOM participe à la formation de chercheurs locaux dans des laboratoires mixtes ou par l'intermédiaire d'échanges.

N°26 AVRIL 1994
3 Numéros par an

INGENIEURS SANS FRONTIERES

